Didactisme et parcours discursif dans les *Epistres* d'Hélisenne de Crenne

JEAN-PHILIPPE
BEAULIEU

Résumé: *Cet article traite d'un ouvrage moins connu d'Hélisenne de Crenne: les Epistres familiares et invectives publiées en 1539. Il est possible de suivre dans ce recueil épistolaire le cheminement d'Hélisenne de Crenne, de la conformité aux grands codes moraux et didactiques provenant de la tradition biblique et patristique vers une prise en charge du désir d'indépendance qui anime l'épistolière après le différend qui l'oppose à son mari. La didactique d'obéissance et de résignation des premières missives s'est donc transformées en affirmation de soi.*

Les *Epistres familiares et invectives*, deuxième ouvrage narratif publié par Marguerite Briet sous le nom de plume d'Hélisenne de Crenne, sont intéressantes de plusieurs points de vue. Ne serait-ce que sur le plan de l'histoire des genres épistolaires en France, l'importance de ce texte, publié pour la première fois en 1539, est indéniable.¹ Il s'agit en effet d'un des premiers recueils de lettres en prose paru d'abord en français.² Il va sans dire qu'à elle seule, cette particularité suffirait à attirer notre attention. Mais c'est plutôt en tant que lieu d'une prise de parole féminine que cet ouvrage est le plus susceptible d'intéresser le lecteur ou la lectrice moderne. En effet, ce groupe de dix-huit lettres, adressées par Hélisenne à diverses personnes de son entourage, constitue une réflexion sur le statut de la femme qui s'inscrit dans un cadre à tendance didactique. Hélisenne aborde ainsi différentes questions, reliées généralement aux rapports familiaux et conjugaux, et prend position sur le plan didactique par des injonctions ou des conseils adressés aux destinataires. Ces prises de position, qui, comme nous le verrons, sont étroitement reliées aux

enjeux et aux limites de l'expérience féminine au XVI^e siècle, évoluent au cours du déroulement du recueil au sein de ce qui semble être une démarche d'émancipation idéologique.

Ainsi, dans les *Epistres familiares* I à IX, le point de vue d'Hélisenne relève d'un discours normatif (en l'occurrence la morale chrétienne d'origine médiévale) qui incite tout individu—et tout particulièrement la femme—au respect des coutumes et des normes sociales, surtout en ce qui a trait aux questions amoureuses.³ Si le ton de ces lettres est personnel, puisque les destinataires sont des amis ou des connaissances de l'épistolière, le didactisme qui y est véhiculé est quant à lui plutôt impersonnel, dans la mesure où il s'énonce comme la reproduction (ou la réduplication) de certains aspects d'une tradition discursive privilégiant la maîtrise de soi et le respect de l'autorité.⁴

Dans un deuxième groupe d'épîtres (*Epistres familiares* X à XIII), par contre, Hélisenne, confrontée à l'expérience de l'amour, s'interroge sur les interdits sociaux et s'éveille à la possibilité de penser son existence autrement qu'à travers les attentes sociales. Une telle 'déstabilisation' des certitudes apprises et admises se reflète dans une écriture qui établit un rapport différent avec le destinataire, celui-ci quittant son rôle de cible des commentaires didactiques d'Hélisenne pour devenir le témoin privilégié d'une prise de conscience qui ressemble fort à une confession.

Cet éveil à la force de la volonté individuelle prend une forme articulée et fortement didactique dans les cinq lettres dites invectives, où l'épistolière refuse la culpabilité et le refoulement pour faire l'apologie des vertus féminines, en particulier dans le domaine des lettres.⁵

Lorsqu'on cherche à mettre en lumière les articulations générales d'un tel mouvement argumentatif, on se rend compte qu'il est marqué par une dissolution du didactisme conformiste professé initialement par l'épistolière. Cette dissolution discursive est d'autant plus intéressante qu'elle en vient à relier les enjeux personnels d'une femme à ceux de la collectivité féminine. En effet, si l'affaiblissement des contraintes du surmoi social coïncide avec une prise de conscience suscitée par l'expérience de l'amour, le rejet par Hélisenne de certaines conventions sociales entraîne chez elle une prise de position militante qui dépasse l'expérience individuelle pour engager des enjeux théoriques touchant toutes les femmes. Le discours épistolaire, par la fragmentation et la démultiplication des perspectives qu'il permet,⁶ favorise le glissement d'un didactisme conformiste à un didactisme pro-féminin, en passant par une phase

de déstructuration partielle des valeurs, due au choc de l'expérience de l'amour.⁷ Cette expérience est décrite en des termes qui renvoient au *topos* de l'aveugle Eros; l'amour y est en effet représenté comme une entité extérieure à l'être humain qui impose sa volonté à celui-ci.⁸ Il est toutefois intéressant de noter que l'épistolière assume en fin de compte les conséquences de cette contrainte—pour désagréables ou difficiles qu'elles soient—comme des possibilités d'affirmation de soi. C'est dans cette optique que l'on doit considérer le discours pro-féminin qui constitue le point d'aboutissement de l'oeuvre. Si ce dernier représente, comme nous le signalerons plus loin, une revitalisation des lieux communs de la tradition polémique touchant la valeur respective des sexes,⁹ ce qui attire davantage l'attention dans l'ouvrage de Marguerite Briet est la présentation en kaléidoscope, grâce à la discontinuité épistolaire, du parcours discursif qui mène à une telle prise de position, avec ses certitudes et ses hésitations, ses revirements, son utilisation de *topoi* et ses *Auctoritates*, qui prennent une valeur différente grâce au contexte structurel, à la *dispositio* de l'oeuvre. Si nous insistons sur l'architecture textuelle, au sens que lui donne Marie-Madeleine de la Garanderie,¹⁰ c'est qu'elle nous semble rendre compte de phénomènes dérivant d'une pratique de l'écriture qui, comme l'affirme Philippe de Lajarte au sujet de l'*Heptaméron*, dépasse la topique et l'énonciation des idées. Voilà pourquoi nous viserons, dans les pages suivantes, à souligner la façon dont les articulations du parcours discursif en question s'inscrivent dans le recueil, tout en relevant au passage certaines des références ponctuelles qui donnent au texte son orientation didactique.

Dans la première partie de l'ouvrage, formée des *Epistres familiares* I à IX où l'influence des *Epistolae ad familiares* de Cicéron est évidente,¹² Hélisenne apporte conseil et réconfort à des amis ou des parents. L'épistolière joue alors un rôle de moralisatrice qui juge et guide les actions d'autrui en fonction d'une morale intransigeante. Dans ses propos, qui visent ainsi la "régulation" morale des individus, Hélisenne se montre surtout préoccupée par le maintien de l'ordre au sein de la structure sociale la plus importante pour la femme: la famille.¹³ En fondant ses propos sur diverses autorités, comme Socrate, Cassiodore, et le *Livre des Psaumes*, Hélisenne cherche à convaincre ses destinataires—masculins et féminins, notons-le—d'accepter leur situation difficile et de se soumettre à l'autorité parentale ou religieuse. Les propos d'Hélisenne, en désavouant les écarts de conduite et en privilégiant l'autorité patriarcale, s'inscrivent dans le contexte de la revalorisation des institutions familiales qui s'est généralisée au XVI^e siècle sous l'influence d'humanistes

tels Érasme et Juan Luis Vives.¹⁴ Cette revalorisation, fondée sur la vision analogique de la famille comme microcosme social, redéfinit donc les dispositifs familiaux du pouvoir de façon à encourager les individus à adopter une conduite vertueuse, c'est-à-dire conforme aux souhaits de l'autorité.¹⁵ Bien que les hommes n'échappent pas à cette morale, ce sont surtout les femmes qui sont visées, les auteurs de l'époque soulignant la propension de ces dernières aux débordements passionnels, et donc au désordre.¹⁶ Cette méfiance traditionnelle envers les femmes explique la production de traités destinés à soumettre celles-ci à des vertus, comme la piété, l'humilité, la chasteté et l'obéissance, dont les antécédents bibliques et patrologiques sont évidents.¹⁷

Dans les premières lettres du recueil, Hélienne semble donc reprendre à son compte les données de cette morale, comme une femme qui a elle-même intériorisé ces normes au point de les professer. Notons que l'énonciation de cette morale se fait au moyen d'un nombre relativement réduit de citations et de références à des autorités, ce qui suggère que les affirmations et les conseils de l'épistolière relèvent d'une telle évidence pour les lecteurs de l'époque qu'ils n'ont guère besoin d'être démontrés. D'où la présence de commentaires où les sources didactiques sont évoquées plutôt que précisées. Par exemple, dans la cinquième épître où Hélienne exhorte Galazie à renoncer à l'amour, on retrouve l'énoncé suivant:

Certes amour comme nous lisons, est ung songe plein d'erreur, de folie, temerité & inconsideration: Et finalement à si extreme misere, ses imitateurs conduit, que leurs peines se trouvent quasi intolerables [B7^{r-v}].

Cette vision négative de l'amour—fort courante à l'époque—est présentée au moyen d'une référence implicite ("comme nous lisons") à certaines sources (Ovide, par exemple: *Héroïdes*, VII, 35; *Art d'aimer*, I, vi, 59-60; III, iv, 20) qu'il ne semble même pas nécessaire de justifier. La démonstration est loin ici de la dynamique de l'exemplarité (qui caractérise le premier texte publié de Briet, *Les angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, 1538) et appartient plutôt à la catégorie de l'argument d'autorité.¹⁸

Pour illustrer l'orientation didactique de ce groupe d'épîtres, décrivons la lettre VIII, où il est question de Clarice, jeune femme que son père "stimule & presse de [s']associer par mariage, à celluy gentilhomme estrangier, qui depuis peu de temps faict residence en [leur] cité" (D3^r). Dans ce cas, l'élément problématique réside dans l'amour qu'éprouve Clarice pour un homme différent de celui que lui destine sa famille. Devant cette situation, Hélienne conseille à Clarice de se desiste[r] de ceste amour" qui déplaît à ses parents. En

raison du devoir filial de la jeune femme, il convient donc qu'elle délaisse son "trop affectueux desir" et respecte l'autorité parentale, puisque, de toute façon, la passion amoureuse est une source assurée d'ennuis dans la mesure où, généralement, comme l'affirme l'épistolière, les "mariaiges de longue amour poursuyviz, se convertissent en fin infortunée" (D3^v).¹⁹ Le didactisme que propose ici Hélisenne est clairement un appel à l'obéissance, qui relègue au second rang la volonté individuelle. Dans un tel contexte, l'amour est perçu comme un sentiment désordonné qui entraîne inévitablement une suite de malheurs. Le point de vue adopté renvoie indirectement aux argumentations théologiques de l'époque, qui réprouvent l'amour humain dans la mesure où celui-ci se place en rivalité avec l'amour de Dieu dans l'âme du chrétien.²⁰ La sérénité qui devrait baigner cette dernière est complètement à l'opposé de l'amour, qui prive de repos ses "imitateurs" et les conduit à "si extreme misere [. . .] que leurs peines se trouvent quasi intolerables" (B7^v). Dans un tel contexte, le respect de la "puissance paternelle" que prône l'épistolière apparaît sinon comme une source de bonheur, du moins comme la garantie d'une vie "honneste," conforme aux normes sociales.

Bien que la teneur du message moral énoncé dans cette épître soit très clairement identifiable, Hélisenne cherche cependant à "modaliser" l'application de la règle, en adaptant cette dernière à la situation de l'intéressée. L'épistolière indique en effet à la destinataire de sa lettre que si, pour le moment, elle ne peut délaisser "l'amoureuse flambe," au moins doit-elle dissimuler ("nier en apparence") les sentiments qui déplaisent tant à son entourage. Il s'agit là d'une volonté d'accomodation, due à l'amitié "sororelle"—ce qu'on appellerait aujourd'hui la solidarité féminine—, qui apparaît comme une solution temporaire permettant de créer, à plus long terme, des conditions favorables aux changements d'attitude désirés. Dans les *Epistres* V et IX, adressées à des femmes (Clarice et Galazie), on retrouve également cette tendance à quelque peu assouplir la dimension injonctive du message moral en fonction d'un lien "empathique" entre amies.

Le didactisme de l'obéissance et de la résignation qu'exprime Hélisenne dans les premières épîtres s'adresse parfois à des destinataires masculins, Cornelio, par exemple, un ami qui est fort peiné de la disgrâce dont l'afflige son suzerain (épître IV), et Guisnor, qu'Hélisenne cherche à consoler de la mort de son épouse (épître VII). Il faut toutefois signaler que, dans ce texte, les femmes, en raison du réseau d'obligations sociales qui les soumet à la volonté d'un ou plusieurs hommes—qu'il s'agisse du père, du frère ou du mari—, sont davantage touchées par la morale de l'obéissance. Il est par ailleurs intéressant

de noter que le didactisme adressé à des amies comme Clarice et Galazie, porte principalement sur des questions amoureuses, comme si cette question représentait pour les femmes la source la plus importante de problèmes. Ce n'est donc pas uniquement pour des raisons de principes religieux traditionnels qu'Hélisenne incite ses destinataires féminins à éviter l'amour—qu'il soit légitime ou non—, mais aussi, dans une perspective pragmatique, en raison des conséquences particulières qu'entraîne le statut légal de la femme, conséquences qui soulignent sa vulnérabilité à la répression.²¹

Si, dans le premier groupe de lettres, il n'y a que très peu de références à la vie intime de la scriptrice, qui sert uniquement de porte-parole à des valeurs dont elle n'est pas l'instigatrice, le deuxième temps du parcours discursif du recueil, par contre, se caractérise par l'irruption massive et continue de l'expérience d'Hélisenne qui vient donner au texte épistolaire une orientation fortement réflexive, centrée beaucoup plus sur le *Je* que sur le *Tu*.²² Les quatre dernières *Epistres familières*, adressées à des ami(e)s, sont ainsi des lettres très personnelles dont la nature est de toute évidence plus descriptive que prescriptive. Elles constituent en effet une confession de la passion amoureuse qu'Hélisenne éprouve depuis peu, et qui modifie radicalement sa conception de la morale. L'univers didactique fait de conventions sociales qui était précédemment le sien est désormais confronté à l'expérience de l'amour (qui ressemble fort à celle décrite dans le roman de 1538, *Les angoysses douloureuses*). Dans les commentaires que fait l'épistolière, il est clair que la passion amoureuse—qui, dans le contexte matrimonial de l'époque, ne peut être qu'adultère—entraîne pour la femme de pénibles conséquences. La nécessité de dissimuler ses pensées et actions, la jalousie du mari, les mauvais traitements et même la séquestration que ce dernier fait subir à son épouse, l'inconstance de l'amant, la présence de “detracteurs avec leur langues malignes,” la désapprobation de l'entourage sont autant d'aspects négatifs—décrits assez conventionnellement—qui font vivre à Hélisenne une situation qu'elle réprouvait dans le premier groupe de lettres.

Par ailleurs, les côtés positifs de cette nouvelle expérience s'affirment clairement dans la prise de conscience qui se produit chez Hélisenne. Malgré ses aspects problématiques, la passion est en fin de compte présentée comme une mobilisation totale de soi qui donne à la jeune femme une détermination nouvelle. Lorsque Hélisenne affirme que, dans son nouvel état, il n'y a aucun “peril qui [l'] espovente [. . .], ne prison qui [la] retienne” (E3^r), elle souligne non seulement la folie désordonnée de la passion, mais aussi la révélation d'une expérience intime qui lui est propre et qui l'incite à affirmer ses besoins,

serait-ce au péril de sa vie. La thématique familière des douleurs causées par l'amour—visant habituellement à servir de dissuasion, comme l'indique le titre des *Angoysses douloureuses*—donne naissance à un récit fortement personnel où Hélisenne, plutôt que de véhiculer un message qui lui est extérieur, trouve une voix—sa voix—exprimant une expérience problématique, mais “authentique.”²³

Dans cette détermination, on peut voir une prise en charge par la scriptrice de son propre avenir, prise en charge équivoque sur certains aspects, mais néanmoins réelle—en dépit des artifices rhétoriques utilisés—, qui correspond à une dissolution du didactisme de résignation antérieurement professé. On se rend ainsi compte que, dans les dernières *Epistres familiares*, didactisme et confession sont inversement proportionnels. Plus le *Je* est présent, moins le didactisme destiné au *Tu* est important. Cette dissolution du didactisme est empreinte d'une ironie qui n'échappe d'ailleurs pas à Hélisenne lorsqu'elle affirme, avec lucidité, s'être laissé “succomber . . . en l'inconvenient” qu'elle avait précédemment fustigé dans les premières épîtres (D8^r).

Le revirement didactique amorcé ici prend une forme plus articulée dans le troisième groupe formé des cinq *Epistres invectives* dans lesquelles Hélisenne, à la suite des accusations que porte contre elle son mari dans la deuxième épître,²⁴ nie ouvertement son expérience amoureuse et affirme ainsi sa volonté de ne pas se soumettre aux normes sociales. Elle en vient cependant à dépasser l'expédient de la dissimulation pour réfuter les accusations de son conjoint à l'aide d'une plaidoirie systématique et abstraite, qui constitue une véritable apologie du sexe féminin. En réponse aux arguments du mari, qui associent les fautes imputées à Hélisenne aux caractéristiques générales des femmes, la scriptrice, après avoir défendu sa propre position, étend son argumentation au-delà de sa défense personnelle. Il est alors clair que, percevant comme dangereuses pour elle les attaques masculines contre le sexe féminin, Hélisenne s'emploie à réfuter, à grand renfort de références bibliques et mythologiques, la vision traditionnelle et négative de la femme que propose le mari. On peut ainsi constater l'émergence d'un discours didactique impersonnel qui vient se greffer aux questions domestiques et conjugales initialement débattues, jusqu'à faire disparaître ces préoccupations par une argumentation plus théorique dans son orientation et plus serrée dans son articulation.

Dans la première lettre, Hélisenne, face à l'attitude inquisitrice de son mari, nie s'être rendue coupable d'"amour impudique." Pour se défendre des insinuations de son mari, elle affirme avoir toujours été “modeste et tempérée” (ce qui est de toute évidence un mensonge) et reproche à son mari de “prester

foi trop facilement aux detracteurs” (G5^v). Le ton *invectif* est marqué, puisqu’il s’agit non seulement de convaincre le destinataire, mais, si possible, de le réduire au silence.

Dans la deuxième lettre, le mari reprend le ton invectif en affirmant à Hélisenne qu’il a tout lieu de s’indigner de “l’offense que [sa] detestable personne a envers [lui] commise,” offense si grave que même la mort ne pourrait la racheter (H4^v). Il dit ensuite que le seul fait d’appartenir au sexe féminin explique la faute que sa femme a commise. Ce faisant, il rejoint les diverses traditions anti-féminines de l’époque qui présentent la femme comme une créature maléfique, chicanreuse et concupiscente qu’il convient de reléguer dans un espace clos pour mettre fin à sa puissance destructrice.²⁵ Bien que, selon le mari, elles tombent dans le domaine du sens commun, la luxure et l’inconstance féminines sont néanmoins illustrées par divers exemples mythologiques et historiques qui mettent en relief les dangers que représentent pour l’homme ces vices inhérents au sexe féminin. Les exemples de Socrate et de Xantippe, de Néron et d’Agrippine démontrent tous qu’il “n’y a plus superbe ne perilleux ennemy de l’homme que la femme” (I3^v), surtout au sein du mariage, qui réunit indissolublement dans le quotidien ces deux irréductibles ennemis.²⁶

Il est compréhensible que la troisième lettre invective, rédigée par Hélisenne à l’intention de son mari, se situe à un degré similaire, voire même supérieur, de généralisation argumentative, puisqu’elle veut le démenti des allégations anti-féminines présentées par l’époux de l’épistolière. Hélisenne affirme, dès le début de la lettre, que son “dolent cueur est tant accoustumé de souffrir” qu’elle aurait pu tolérer une nouvelle attaque personnelle, mais “voyant que generalmente [son mari] deteste la feminine condition,” il lui “a semblé que trop est grande l’injure, puis quelle est universelle” (I5^r). D’où son intention de prouver la fausseté du jugement que porte le mari sur les “malicieuses oeuvres” féminines (I5^v). Pour ce faire, Hélisenne s’engage dans un véritable étalage d’érudition qui s’inscrit dans ce que Jerry Nash qualifie de rhétorique du mépris—et de la colère.²⁷ L’épistolière affirme, par exemple, que l’impudicité et la luxure qu’on associe habituellement aux femmes n’existent que dans le regard de l’homme, être “luxurieux” qui ne voit qu’un objet de désir à “subjuguier” lorsqu’il “jette ses yeulx impudicques sur l’honneste beaulté de quelque dame” (I7^v). Par ailleurs, le nombre de femmes dignes de “sempiternelle louenge,” qu’il s’agisse de Judith, Cassandre ou Cornelia, indique bien que la vertu n’est pas uniquement un attribut masculin. En fin de compte, la nécessité pour les hommes et les femmes de vivre en

harmonie dans le cadre du mariage qui “a été institué de la divinité éternelle” (I5^v), devrait obliger les détracteurs du “sexe muliebre” de s'efforcer à “la decoration des bonnes femmes,” dont on trouve des exemples en grand nombre dans l'histoire ancienne ou récente.²⁸

La force argumentative des ces données et le poids que leur donne la scriptrice en les organisant ne semblent souffrir aucune réplique.²⁹ Il n'est pas étonnant que l'échange épistolaire entre Hélisenne et son mari se termine par cette lettre qui ressemble fort à un manifeste. En reprenant et en développant des arguments tirés de textes apologétiques d'auteurs masculins, comme le *De memorabilibus et claris mulieribus* (1521) de Tixier, ou le *De nobilitate et praecellentia foemini sexus* (1529) de Cornelius Agrippa, Hélisenne pousse à l'extrême la démarche argumentative abstraite amorcée par le mari et prouve, ce faisant, qu'une femme est capable d'utiliser la rhétorique et de se situer au même degré d'abstraction que son interlocuteur. Il s'agit là d'une prise de parole peu courante à une époque où seuls les hommes débattaient les mérites respectifs des sexes.³⁰

Il n'est donc pas surprenant que, dans les deux dernières épîtres invectives, l'épistolière, suite à sa prise de parole sur la valeur morale du sexe féminin, s'attache à souligner le droit de la femme à s'adonner à des activités littéraires. Cette démarche semble tout à fait compréhensible dans le cadre d'une prise de parole qui cherche à s'affirmer en fondant sa légitimité.

Selon Hélisenne, les femmes ne sont pas “de rudes & obnubilez esperitz,” comme le prétend un critique de ses ouvrages antérieurs (il s'agit des *Angoysses*), mais qu'elles sont “capable[s] des bonnes lettres” (K5^v). Ainsi, “prohiber le benefice literaire au sexe feminin” sous prétexte que “aultre occupation [les femmes] ne doibvent avoir que [de] filler” (K5^v) est un autre exemple de mauvaise foi masculine. Dans l'histoire de l'humanité, les femmes éloquentes et érudites n'ont pas manqué, qu'il s'agisse d'Athalie, Zénobie, Sapho,³¹ ou plus récemment Marguerite de Navarre qui, à elle seule, suffit à “donne[r] lustre” à la “condition femenine” (K7^v). Grâce à son argumentation, Hélisenne cherche en fait à légitimer son propre accès à la parole et à l'écriture. Ses ouvrages sont peut-être de “petite valeur,” avoue-t-elle avec une modestie toute rhétorique, mais ils méritent mieux, de toute façon, que la mauvaise “relation” (K8^v) qu'en a fait Elenot, littérateur présomptueux et destinataire de la quatrième épître invective.

Les *Epistres invectives* terminent donc le recueil par une valorisation de soi qui s'éloigne cependant de plus en plus des questions proprement amoureuses pour aborder, sur le mode scolastique, le débat traditionnel concernant la

valeur respective des sexes. Pour intéressants que soient les arguments utilisés dans cette apologie finale, il faut bien admettre, après examen, qu'ils n'ont en soi rien de particulièrement original, dans la mesure où ils proviennent de la tradition polémique masculine illustrée par la Querelle des Femmes.³² Cela n'a rien de vraiment surprenant puisque, de toute évidence, une femme de l'époque n'avait que très peu d'outils conceptuels et langagiers purement féminins à sa disposition. Il est donc compréhensible que pour aborder des questions généralement débattues dans le cadre conceptuel masculin, Hélisenne ait dû faire appel à l'érudition et à la rhétorique traditionnelles en incorporant ses emprunts à un nouveau discours plus global. Il faut bien insister sur le mot *global*, qui renvoie ici à la notion de structure, puisque c'est dans cette perspective que le texte d'Hélisenne de Crenne apparaît le plus original et, peut-être, le plus spécifiquement féminin. En effet, grâce à la fragmentation et à la diversité que permet la forme épistolaire, le recueil en vient à juxtaposer des discours de nature différente assumés par la même scriptrice:³³ un discours didactique conformiste, suivi d'un discours plus personnalisant où se dissout le didactisme initial, et finalement, des propos apologétiques somme toute assez traditionnels. Chacun de ces discours n'a en soi rien d'exceptionnel, ni d'inattendu. Juxtaposés, par contre, ils illustrent textuellement la tension que ressent une femme entre une morale sociale qui lui est extérieure et sa volonté de décrire une expérience personnelle en porte-à-faux. Cette tension débouche sur une prise de conscience pro-féminine qui déplace la perspective didactique d'une position de culpabilité et de refoulement entretenue par l'idéologie sociale vers une autre position, où la question amoureuse, source évidente de conflit pour la femme, suscite une volonté d'affirmer les droits des membres du sexe féminin. Un tel déplacement (qui peut renvoyer en partie à la dynamique "révisionniste" qu'identifie Jerry Nash³⁴), aussi positif soit-il, ne résout toutefois pas la problématique de départ, reliée à la liberté de vivre l'amour, et représente surtout une envolée rhétorique abstraite.

L'hétérogénéité discursive du texte étudié résulte de la juxtaposition de ce que Colette Winn décrit comme les manifestations du texte féminin se prenant comme objet de son propre discours: invite, confession, réfutation. . .³⁵ Cette diversité, qui, en raison du genre utilisé, se situe au délicat point de démarcation entre ce qui se donne pour réel ou fictif, fait de l'ouvrage d'Hélisenne un témoignage des préoccupations d'une femme de la Renaissance, dont l'univers fragmenté est organisé en fonction de règles sur lesquelles elle n'a que peu de pouvoir, sinon celui du langage. Comme même ce dernier échappe à son contrôle, du moins partiellement puisqu'elle n'en est pas l'instigatrice, il est

compréhensible que son discours ne puisse pas être monovalent. C'est probablement dans la présence de plusieurs voix et positions féminines, à la fois réfléchies et suscitées par le dialogue épistolaire (pourtant assumé, sur le plan de l'énonciation, par une seule personne), que réside la spécificité de ce texte féminin de la première moitié du XVI^e siècle. Au-delà des revendications et des griefs qui figurent dans le texte, la mobilité et la diversité discursives des *Epistres*, inhabituelles pour l'époque,³⁶ ne sont pas sans évoquer une certaine forme de dénouement du genre utilisé. Ce qui cadre tout à fait avec l'affirmation de Colette Winn selon laquelle écrire représente nécessairement une transgression pour une femme de la Renaissance.³⁷

Université de Montréal

Notes

1. Nos références aux *Epistres* renvoient à l'édition de Denys Janot, *Les epistres Familieres & invectives de ma dame Helisenne* (Paris, 1539).
2. Au cours du XVI^e siècle, les traductions de recueils italiens sont devenues de plus en plus fréquentes. Les ouvrages français du genre sont plus tardifs; voir Bernard Bray, *L'art de la lettre amoureuse: des manuels aux romans* (La Haye, Mouton, 1967), p. 7.
3. On sait, en effet, que l'amour (autrement dit, les rapports entre sexes) constituait à l'époque un enjeu idéologique particulièrement important, surtout lorsqu'il était question de la femme; voir Luce Guillermin et collaborateurs, *Le miroir des femmes I (Moralistes et polémistes au XVI^e siècle)* (Lille, Presses Universitaires de Lille, 1983), p. 9.
4. La parution, dans la première moitié du XVI^e siècle, de nombreux traités de morale domestique atteste le renouvellement et la réorientation de cette tradition (Guillermin, p. 25).
5. La question de la culpabilité et du refoulement est examinée par Pierre Darmon, *Mythologie de la femme dans l'ancienne France* (Paris, Seuil, 1983), pp. 33-34.
6. Janet Gurkin Altman, *Epistolarity: Approaches to a Form* (Columbus, Ohio State University Press, 1982), p. 189.
7. Cette progression n'est pas sans faire penser à ce que les psychologues phénoménologiques, comme Kurt Lewin, par exemple, ont décrit comme le processus de changement psychologique: gel, dégel, mouvement, regel (Cf. Yves Saint-Arnaud, *La personne humaine* [Montréal, Éditions de l'Homme, 1974], pp. 166-172).
8. Gabriel-A. Pérouse, "Introduction" aux *Contes amoureux* de Jeanne Flore (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980), p. 22.
9. Marc Angenot, *Les champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800* (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977), pp. 151-166.
10. Marie-Madeleine de la Garanderie, "L'architecture textuelle à la Renaissance," *Études seiziémistes offertes à [. . .] V.-L. Saulnier* (Genève, Droz, 1980), p. 61.

11. Philippe de Lajarte, "L'*Heptaméron* et le ficinisme: rapports d'un texte et d'une idéologie," *Revue des Sciences Humaines*, 147 (1972), p. 341.
12. Marianna M. Mustacchi et Paul J. Archambault, "Introduction" à *A Renaissance Woman: Helisenne's Personal and Invective Letters* (Syracuse, Syracuse University Press, 1986), p. 8.
13. Guillermin, p. 9; Évelyne Berriot-Salvadore, *Les femmes dans la société française de la Renaissance* (Genève, Droz, 1990), p. 157.
14. Ian McLean, *Woman Triumphant: Feminism in French Literature* (Oxford, Clarendon Press, 1977), p. 9; Francis Valette, "La tradition antiféminine dans la littérature du Moyen Âge et sa continuation dans les contes du seizième siècle," thèse de doctorat, University of Illinois, 1966, pp.88-89.
15. Ruth Kelso, *Doctrine for the Lady of the Renaissance* (Urbana, University of Illinois Press, 1978), p. 226.
16. Berriot-Salvadore, p. 47; Natalie Zemon Davis, *Society and Culture in Early Modern France* (Stanford, Stanford University Press, 1975), p. 125.
17. Diane Bornstein, "Introduction" à *Distaves and Dames: Renaissance Treatises for and about Women* (New York, Scholar's Facsimiles & Reprints, 1978), p. vi.
18. Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, t. II (Paris, Presses Universitaires de France, 1958), pp. 410-411.
19. Ce commentaire souligne clairement la perception habituelle, pendant le Moyen Âge et au début de la Renaissance, d'une incompatibilité entre amour et mariage (Cecile Insdorf, *Montaigne and Feminism* [Chapel Hill, North Carolina Studies in the Romance Languages, 1977], p. 15).
20. Jean-Louis Flandrin, "La vie sexuelle des gens mariés dans l'ancienne société: de la doctrine de l'Église à la réalité des comportements," *Communications*, 35 (1982), pp. 108-109.
21. Ruth H. Block, "Untangling the Roots of Modern Sex Roles: A Survey of Four Centuries of Change," *Signs*, 4 (1978), p. 238.
22. On sait que tout épistolier doit se situer par rapport au pôle *Je/Tu*, qui constitue la condition essentielle de la communication épistolaire (Altman, p. 186).
23. Il va de soi, toutefois, que cette voix fait appel, pour s'extérioriser, aux conventions rhétoriques de la première moitié du XVI^e siècle. Pour un examen de certains de ces procédés, voir Diane Sylvia Wood, "Literary Devices and Rhetorical Techniques in the Works of Helisenne de Crenne," thèse de doctorat, University of Wisconsin-Madison, 1975, pp. 4-8, entre autres.
24. Notons que cette lettre est la seule du recueil à être rédigée par une autre personne qu'Hélisenne. Cette entorse à la formule monologique adoptée pour l'ensemble du texte permet de dramatiser l'échange tout en lui conférant plus de crédibilité. De cette façon, Hélisenne n'a pas à reconstituer, dans sa réponse, le contenu de la missive de son mari.
25. Valette, p. 75.

26. Dans cette vision très négative des femmes, on peut reconnaître l'influence des textes comme ceux de Jean de Névizan (*Sylvia Nuptialis*, 1521) et de Gratien du Pont de Drusac (*Controverses des sexes masculin et féminin*, 1533).
27. Jerry C. Nash, "The Rhetoric of Scorn in Hélisenne de Crenne," *French Literature Series*, 19 (1992), pp. 1-2.
28. Voir, à ce sujet, l'article de Jerry Nash ("'Exerçant oeuvres viriles': Feminine Anger and Feminist [re]Writing in Hélisenne de Crenne," *L'Esprit Créateur*, 30 [1990], pp. 42-45) qui analyse fort bien la façon dont Hélisenne réinvestit l'espace de l'exemplarité féminine.
29. Notre bref aperçu ne rend évidemment bien compte ni de l'étendue de chacun des arguments, ni de leur enchaînement.
30. Angenot, pp. 20-21.
31. Il s'agit là d'exemples repris à des listes comme le *De institutione foeminae christianae* (chap. IV) de Vives, mais surtout le *De nobilitate* d'Agrippa.
32. Angenot, p. 21; Darmon, pp. 14-15.
33. La seule exception est, comme on le sait, la deuxième *Epistre invective*.
34. Quoique l'expression soit fort attirante, nous n'irions pas aussi loin sur la voie de la modernité et de la postmodernité que Nash ("'Exerçant oeuvres viriles'", p. 39) qui parle non seulement de révisionnisme, mais aussi de déconstruction et d'écriture féministe chez Hélisenne.
35. Colette H. Winn, "La femme écrivain au XVI^e siècle. Écriture et transgression," *Poétique*, 84 (1990), p. 436.
36. Jean-Philippe Beaulieu, "Le statut des lettres portugaises dans les formes épistolaires du XVII^e siècle," *Orbis Litterarum*, 45 (1990), pp. 335-336.
37. Winn, p. 435.